

www.e-rara.ch

Histoire de la nation suisse jusqu'en 1833

Zschokke, Heinrich

Berne, 1844

Universitätsbibliothek Bern

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-128156>

XLIII. Guerre de religion.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

se flattaient de changer le gouvernement. Mais ces citoyens furent trahis et emprisonnés, et l'Entlibouch fut réduit à l'obéissance par la supériorité des troupes que l'autorité y envoya.

Telle fut l'issue de cette révolte. Celui qui s'élève contre la loi, périt par la loi. Long temps après ces troubles les cantons se querellèrent entr'eux au sujet des frais de la guerre; Berne particulièrement avec Zurich, Soleure avec Berne, jusqu'à ce qu'on s'arrangea dans une diète générale (1654), où l'on statua qu'à l'avenir chaque canton supporterait les frais des secours qu'il donnerait aux autres.

XLIII.

GUERRE DE RELIGION. BATAILLE DE VILLMERGUEN. LA PESTE.

(De l'an 1656 à l'an 1699.)

A peine la querelle pour les frais de la guerre fut-elle terminée, qu'il s'en éleva une autre plus funeste que la première.

Elle naquit de la haine anti-chrétienne des catholiques et des réformés. Au lieu d'éteindre ce feu qui semblait allumé par l'enfer, les ecclésiastiques des deux partis ne cessaient de l'attiser par leurs discours. Les gouvernements n'avaient déjà que trop de sujets de disputes, dans les bailliages communs surtout, où chacun prétendait au premier rôle et à la souveraineté. Chacun jugeant des autres d'après ses propres intentions, toute confiance se trouvait anéantie. «Voyez,» disaient les catholiques, «les Bernois et les Zuricois fortifient leurs villes et s'attachent la Hollande et l'Angleterre; toutes ces démarches sont dirigées contre nous.» — Les réformés disaient de leur

côté : « Voyez, les catholiques confirment l'alliance de Charles Borromée, renouvellent leurs traités avec la Savoie et avec l'évêque de Bâle et flattent le roi d'Espagne. Tout cela n'est pas sans but ; ils en veulent à notre religion. »

Six familles d'Arth, dans le canton de Schwyz, attachées au culte évangélique, furent obligées de s'enfuir (1655). A peine leur vie était-elle en sûreté dans Arth. Elles se présentèrent avec larmes et prières devant le conseil de Zurich, le suppliant d'intercéder auprès de leur gouvernement pour obtenir la libre sortie de leurs biens. Le conseil de Zurich, ému de compassion, écrivit à Schwyz selon le désir des supplians. Le gouvernement de Schwyz refusa la demande, exigeant qu'on lui livrât les fugitifs. Les cantons réformés en appelèrent au droit fédéral, mais le gouvernement de Schwyz répondit : « Nous n'avons à rendre compte de l'administration de notre pays qu'à Dieu et à notre conscience. » Les biens des fugitifs furent confisqués ; leurs parens, évangéliques aussi, jetés dans les fers, appliqués à la torture, quelques-uns même condamnés à mort.

Conseils, prières, médiations, tout fut mis en œuvre dans les diètes par les cantons neutres, mais tout fut infructueux. Alors Zurich prit les armes. Schwyz et les autres cantons ne furent pas moins prompts à s'armer. Les Zuricois, soutenus par Bâle, Mulhouse et Schaffhouse, se mirent en campagne avec 10,000 hommes, s'approchèrent du Rhin, soumirent la Thurgovie et assiégèrent Rapperswyl. Les troupes des catholiques avaient déjà occupé cette ville et l'Albis, ainsi que Bremgarten, Mellingen, Baden, et, sur les confins des cantons d'Unterwalden et de Berne, la montagne de Brunig. Les Bernois firent garder leurs frontières du côté de Fribourg, de Soleure et d'Unterwalden ; le reste de leurs troupes marcha sous quarante bannières au secours des Zuricois.

Aucun ordre , aucune discipline ne régnait parmi les troupes des réformés. Ravageant, incendiant tout sur leur passage, elles dévastèrent le couvent de Rheinau, pillèrent des villages et des villes, emmenèrent des troupeaux entiers. Les Bernois entr'autres étaient si peu soumis à la discipline, qu'ils établirent leur camp dans les environs de Villmerguen, sans s'inquiéter de l'ennemi, sans envoyer en avant des éclaireurs, sans avoir même assez de munitions pour leur artillerie. Bien que quelques Argoviens eussent reconnu l'ennemi près du village de Wohlen, et jetassent des cris d'alarmes dans le camp, on n'y fit pas attention parce que plusieurs jeunes seigneurs bernois assurèrent, au retour d'une promenade à cheval, qu'il n'y avait nul danger à craindre.

Cependant plus de 4000 Lucernois étaient réellement cachés derrière un bois sur la hauteur de Wohlen. Leur colonel Pfyffer les fit avancer sans retard. Du haut d'un chemin creux qui les cachait à mi-corps, ils dirigèrent leur feu contre les Bernois. C'était à deux heures après midi, le 14 de janvier 1656. Le trouble et l'effroi des Bernois furent tels que les officiers purent à peine former les rangs. Comme les munitions de guerre manquaient, ils ne firent que deux décharges d'artillerie. Toute leur armée prit la fuite. Dix nouvelles bannières qui vinrent à leur secours furent entraînées par les fuyards. Pendant le combat, le colonel Pfyffer reçut une lettre de son gouvernement qui lui ordonnait de ne pas commencer l'attaque, parce qu'on cherchait à s'accorder sans effusion de sang. Mais devinant le contenu de la lettre, il la mit dans sa poche sans la décacheter, et poursuivit les Bernois dont ses soldats firent un grand carnage. Ils perdirent plus de 800 hommes et onze pièces d'artillerie. Plusieurs bataillons bernois occupaient les hauteurs des deux côtés de la route ; ils virent la fuite des leurs qui se dirigeaient sur Lenz-

bourg, mais ils se tinrent immobiles, parce qu'ils n'avaient pas reçu d'ordre pour agir.

Les bataillons argoviens, au contraire, furent transportés de fureur à la vue du massacre des Bernois ; ils voulurent marcher en avant, renouveler le combat, et le conseil de guerre bernois ne put arrêter qu'avec peine leur impétuosité. Telle fut la bataille de Villmerguen. Les vainqueurs restèrent trois jours entiers sur le champ de bataille à célébrer leur triomphe ; après quoi ils se retirèrent chargés de butin. Leur victoire fut suivie d'un armistice et, peu après, de la paix (26 février 1656). Comme on ne permettait pas l'importation des denrées dans les petits cantons, et que le gouvernement de Lucerne n'osait pas se fier plus que celui de Berne au peuple de la campagne, toujours mécontent, la paix était généralement désirée. Quoique cette guerre n'eût duré que neuf semaines, elle avait déjà coûté aux Zuricois plus de 414,000 florins. Le traité de paix remit tout à peu près sur l'ancien pied. On laissa aux gouvernemens cantonaux pleine liberté de statuer ce que bon leur semblerait relativement aux affaires religieuses et à l'émigration d'un canton dans un autre.

La mauvaise administration militaire des cantons réformés aurait permis aux catholiques d'obtenir de plus grands avantages, si l'organisation de leurs propres troupes avait été meilleure. Fâchés de n'avoir pas tiré un plus grand parti de leur situation, ils en rejetèrent toute la faute sur le colonel Zweyer d'Evenbach, chef des troupes d'Uri ; ils l'accusèrent d'être d'intelligence avec les Zuricois et les Bernois, et d'avoir empêché près de l'Etzel qu'on poursuivît les ennemis déjà mis en fuite, et qu'on fit lever le siège de Rapperswyl. Un moine de Notre-dame-des-Ermîtes prétendit même que les Zuricois avaient envoyé à ce chef 1400 ducats dans un chapon. Cet inci-

dent fit naître de nouvelles disputes et des procès interminables devant les diètes.

La paix était rétablie, mais les esprits conservaient les dispositions les plus hostiles. Elles se manifestaient en tous lieux, surtout dans les bailliages communs. Là les peines des uns faisaient la joie des autres ; le fanatisme du peuple imitait le fanatisme des grands ; tous insultaient au christianisme au nom du christianisme. Peu s'en fallut que la guerre n'éclatât de nouveau d'un instant à l'autre.

Un Lucernois, enrôleur pour le service d'Espagne, traversa la Thurgovie par des chemins détournés avec quarante-trois recrues, le jour de la Pentecôte (1664). Au village de Lipperswyl ils entrèrent dans l'église réformée, les sabres nus, y firent du bruit et y causèrent du désordre. Une femme, saisie d'effroi, se sauva dans le village de Wigoldinguen, jetant de grands cris et appelant au secours. Les habitans de ce village se mirent aussitôt en route, tombèrent sur les recrues, en assommèrent cinq, en blessèrent d'autres et firent quelques prisonniers. Cet événement remit les armes à la main aux défenseurs de l'un et de l'autre culte. Cinq cantons catholiques prirent aussitôt possession de Kaiserstouhl, Mellinguen et Bremgarten. On assembla des diètes ; on négocia. Les catholiques ne pouvaient être apaisés que par du sang. Les cantons souverains de la Thurgovie condamnèrent à mort à la pluralité des voix deux paysans de Wigoldinguen (5 septembre 1665), malgré l'intercession et les supplications touchantes du gouvernement de Zurich. Ce même gouvernement fit faire une collecte dans toutes les églises de son canton pour aider la commune de Wigoldinguen à payer les frais de ce long procès.

Peu après se répandit le bruit que le roi de France allait ériger en forteresse Huninguen, non loin de Bâle, mesure défensive pour la France, offensive contre la

Suisse. Les Confédérés inquiets envoyèrent des députés à Paris, vers le roi (1679). Leurs efforts pour arrêter la construction furent inutiles. L'inquiétude augmenta, surtout à Bale. Les citoyens murmurèrent contre le Petit Conseil, accusant beaucoup de ses membres de s'être laissé éblouir par l'or français. Ils lui reprochaient aussi d'avoir excédé ses pouvoirs en matière d'élections et de l'égislation, au détriment du pays. Les tribus s'assemblèrent. Bien des abus furent découverts. On punit ou par la destitution ou par la prison ou par de fortes amendes les conseillers et leurs femmes convaincus d'avoir influencé les élections. Le Conseil céda; les citoyens exaspérés avaient pris les armes. Les Confédérés envoyèrent des médiateurs pour terminer le différend à l'amiable (1691). Le détail des contestations, des soulèvements, des actes de violence dépasserait les bornes de notre histoire. Les médiateurs fédéraux, de concert avec des délégués du Conseil et de la bourgeoisie réglèrent les droits et la compétence du Grand et du Petit Conseil, la police, l'administration, l'organisation judiciaire, la nomination aux emplois. Satisfaits de ces nouvelles institutions, les citoyens, en majorité, jurèrent de maintenir la paix. Jamais elle ne fut rompue d'une manière plus sanglante.

Jean Fatio, un des avocats de la bourgeoisie, fut emprisonné, pour avoir fait beaucoup de démarches hardies de son chef, en abusant du nom du peuple. Des citoyens armés, reconnaissables à des brassards blancs, s'attroupèrent de nuit, demandant la liberté du prisonnier. On battit la générale. Les amis du gouvernement accoururent. On vit sous les armes citoyens contre citoyens. Deux partisans de Fatio reçurent des coups de feu (23 septembre 1691); près de cinquante autres furent incarcérés le lendemain matin; on fit entrer dans la ville des paysans

armés pour maintenir l'ordre. Un tribunal sévère jugea les auteurs de la révolte. Jean Fatio, Jean Muller et Conrad Moysès eurent la tête tranchée (28 septembre) sur la place de l'hôtel de ville ; les autres se virent condamnés ou aux galères, ou au bannissement, ou à des amendes.

Ainsi tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, les discordes civiles se joignaient aux discordes religieuses : on eût dit que la Suisse ne retrouverait plus le repos, maintenant surtout que des puissances étrangères la vexaient. Cela répandit le deuil et la désolation dans les familles. Pour comble de malheur, une contagion pestilentielle enleva beaucoup de monde, surtout à Bâle et dans l'Argovie (1667). Elle se manifestait par des bubons au bas-ventre. La température était malsaine ; l'hiver précédent avait été chaud. Les arbres, les fruits, toutes les plantes étaient dévastés par des vers venimeux et des chenilles ; on n'avait jamais vu autant de souris d'eau et de taupes. Un hiver rigoureux vint, au bout de l'année, mettre fin à tous ces fléaux.

XLIV.

L'ABBÉ DE SAINT-GALL ENLÈVE AUX TOCKENBOURGEOIS LEURS

ANCIENNES LIBERTÉS ; SUITES DE CET ÉVÉNEMENT.

(De l'an 1700 à l'an 1712.)

Les anciens Suisses s'affranchirent de la domination de toute puissance étrangère, et conservèrent cette noble indépendance, tant que l'intérêt et la vanité ne leur firent ni courtiser, ni craindre l'étranger. Ils jouirent du respect de tous les peuples tant qu'ils préférèrent l'éternelle justice à la vie. Mais quand la cupidité et la lâcheté pla-